

À rayons ouverts

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC
7^e année, n° 28 Octobre – Décembre 1994



Les cartes géographiques et la recherche historique

Chercher à reconstituer l'histoire d'un quartier, d'une rue, d'une maison et de son emplacement à l'aide de cartes géographiques est une entreprise captivante. Un récent article de *À rayons ouverts* signalait l'utilité des cartes et des plans pour la recherche généalogique. Certains documents cartographiques permettent en effet de localiser les propriétés foncières et d'en identifier les propriétaires, livrant ainsi de précieux renseignements qui ouvriront parfois de nouvelles pistes. Mais nul n'est besoin de se consacrer à la généalogie pour consulter ces documents avec intérêt. Les instruments nécessaires sont la curiosité, un peu de temps, de la patience et la connaissance de son numéro civique. On illustrera la méthode à suivre en prenant comme exemple un emplacement situé sur le côté sud-est de l'avenue de l'Hôtel-de-Ville, à l'intersection de la rue Prince-Arthur, à Montréal.

Cartes et atlas

L'endroit choisi étant situé au sud de la rue Duluth, c'est-à-dire à l'intérieur des anciennes limites de la ville, la première carte utile est celle de Louis Charland, *Plan de la*

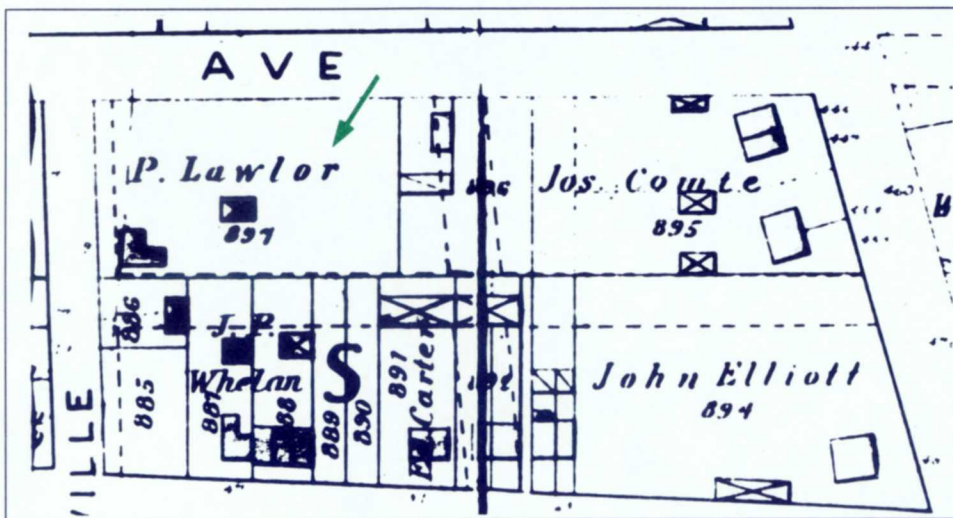
ville et cité de Montréal..., datée de 1801. Cette carte indique le nom des rues et les limites des propriétés en spécifiant très souvent le nom des propriétaires; elle signale également la présence de jardins ou de vergers. Première difficulté : plusieurs rues portent des noms différents de ceux par lesquels nous les identifions aujourd'hui. Dans le cas qui nous occupe, la carte de Charland nous apprend que le terrain appartenait à Pierre Plessis Bélaïr.

La carte suivante, *Map of the city and suburbs of Montreal...*, de John Adams, nous transporte en 1825. Cette carte n'indique que le nom des institutions, mais le cartographe y a dessiné les bâtiments qui figurent désormais sur toutes les cartes où dans les atlas dont nous parlerons. James Cane inclura les mêmes informations en 1846 en dessinant sa *Topographical and pictorial map of the city of Montreal...*, améliorant la représentation des bâtiments. Mais aucune de ces deux cartes n'indique la présence d'une construction sur les lieux qui nous intéressent ici.

Les plans des *Fortifications Surveys*, établis vers 1866, franchissent

les anciennes limites de Montréal et recensent une bonne partie de l'île. Le contour des édifices est plus précis que sur les cartes précédentes, les routes d'accès sont même tracées, et une maison avec une dépendance se dresse sur notre terrain. Puis, *l'Atlas of the city and island of Montreal...*, publié en 1879 par Henry Hopkins, répertorie toute l'île, municipalité par municipalité (attention, le quartier que l'on habite était peut-être une municipalité à cette époque), donnant le nom des rues, citant les numéros de cadastre, les numéros civiques (ceux-ci ont fait l'objet de nombreuses renumérotations) et souvent le nom des propriétaires, spécifiant les matériaux de construction utilisés; il indique aussi les itinéraires empruntés par les «omnibus à chevaux». Cet atlas confirme la présence d'une maison et d'une écurie en brique ou en pierre sur un lot numéroté 897 (Illustration 1). Les deux éditions, de 1881 et de 1890, de *Atlas of the city of Montreal...*, par Charles Goad, fournissent à peu près les mêmes renseignements que l'atlas précédent, et, pour le lot précité, ne comportent aucun changement.

On aborde le XX^e siècle avec *Atlas of the island and city of Montreal...*, de Pinsonneault, publié en 1907, qui nous réserve une surprise de taille: la rue Hôtel-de-Ville, en pointillé chez Hopkins, est devenue une réalité et le lot 897 a été subdivisé en vingt-cinq lots dotés de bâtisses, parmi lesquelles cinq duplex identiques avec façade en pierre (Illustration 2). Suivent plusieurs séries de plans intitulés *Insurance plan of the city of Montreal*, dont les années de relevés et de révisions varient d'un quartier à l'autre. Ces plans, qui permettent aux assureurs de fixer le montant des primes, précisent les matériaux de construction utilisés, la fonction résidentielle ou commerciale des bâtiments, et la présence de bornes-fontaines ou d'autres détails



1. Quadrilatère Sherbrooke – Laval – Courville (Prince-Arthur) et Cadieux (De Bullion) dans *Atlas of the city of island of Montreal* de H. Hopkins, 1879.

susceptibles d'influer sur le montant des polices d'assurance.

Les dernières séries de cartes disponibles pour le territoire de Montréal sont les *Plans d'utilisation du sol* publiés par le Service de l'habitation et de l'urbanisme de la ville de Montréal dans les années quatre-vingt. Ils dessinent le contour des constructions en précisant le nombre d'étages, le nombre de logements ou l'utilisation commerciale qui en est faite, indiquent le sens des rues, notent l'emplacement des arbres et des poteaux. L'examen de ces cartes permet de constater que les cinq duplex, qui ont succédé à la résidence du XIX^e siècle, sont toujours en place (Illustration 3).

Le changement de vocation de notre emplacement, qui passe de campagne à banlieue résidentielle, puis à quartier d'habitation à logements multiples, constitue un témoignage sur l'évolution de la ville de Montréal au XIX^e siècle.

Documents complémentaires

Pour exploiter toutes ces cartes et tous ces atlas avec plus de facilité et de profit, il est nécessaire d'avoir recours à des documents complémentaires.

Le *Répertoire des rues de Montréal au XIX^e siècle* est un ouvrage quasi essentiel pour suivre les nombreux changements de noms, grâce à une liste alphabétique des rues et à d'autres informations : quartier, orientation géographique, tenants et aboutissants. Le XX^e siècle a connu lui aussi sa part de modifications; des ouvrages comme *Toponymie*, paru en 1971, ou le *Répertoire des noms de rues*, publié en 1975, en témoignent et livrent en plus l'origine de certains noms de rues.

Les annuaires *Lovell's*, pour Montréal et les autres municipalités de l'Île, peuvent également rendre de nombreux services. Ils comportent deux listes. La première donne le nom des résidents, rue par rue, dans l'ordre des numéros civiques, et comporte une introduction traitant des chan-



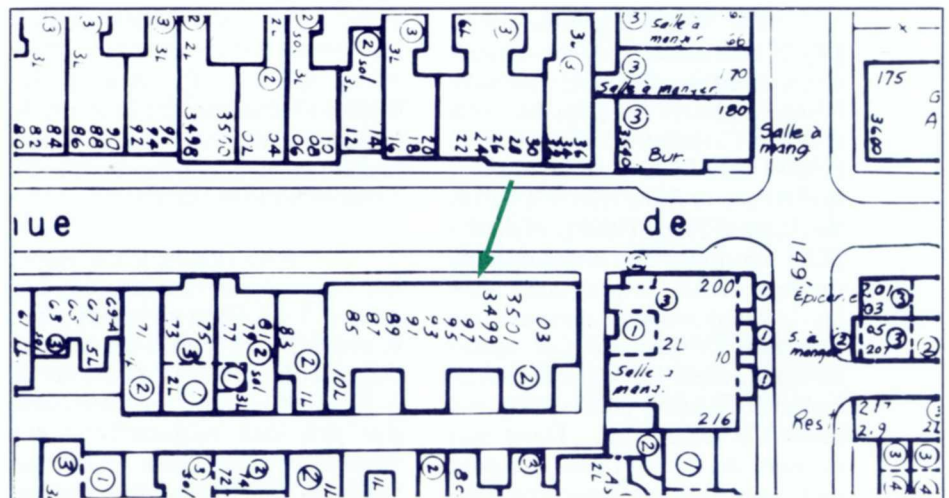
2. Quadrilatère Sherbrooke – Laval – Prince-Arthur – Hôtel-de-Ville dans *Atlas of the island and city of Montreal* de A. Pinsonneault, 1907.

gements de noms de rues survenus dans l'année et des renumérotations. La seconde liste présente le nom des résidents, en ordre alphabétique, et permet de connaître leur adresse et leur occupation professionnelle.

Les brochures de la collection *Pignon sur rue* sont également très utiles pour expliquer les transformations subies par un quartier et en décrire l'architecture typique. Elles compensent quelque peu pour le moins grand nombre de cartes illustrant les quartiers situés en dehors des anciennes limites de Montréal.

Ce bref aperçu devrait permettre à tous les intéressés d'amorcer une recherche dans les atlas et les cartes géographiques. Si la documentation de ce type est moins abondante pour les villes et les régions situées à l'extérieur de l'île de Montréal, elle n'en permet pas moins de se livrer à des investigations similaires. Et le personnel de la Bibliothèque nationale du Québec sera toujours à la disposition des usagers afin de les guider dans leurs démarches. □

MANON OUMET
Direction du traitement
documentaire



3. Coin sud-est de Hôtel-de-Ville et Prince-Arthur sur un plan *Utilisation du sol*, 1989.

La mode passée en revue à la BNQ...

Depuis presque un siècle, les spécialistes du septième art nous promènent dans le temps; ils nous propulsent en l'an 2000 ou nous transportent dans un monde oublié, un lointain passé. Les films d'époque s'avèrent de plus en plus populaires et le recours à l'iconographie est de plus en plus courant à la Bibliothèque nationale du Québec. Guidés par le personnel de la Direction de la référence, cinéastes, chercheurs et actrices s'affairent à retrouver l'élément ou le détail manquant au tableau.

Au cours de l'été 1982, Maria Chapdelaine – celle qui allait interpréter ce personnage mythique dans le film de Gilles Carle – s'est présentée à l'édifice Aegidius-Fauteux de la Bibliothèque nationale du Québec afin de choisir, pour les besoins du film, une partie de sa garde-robe.

Mais que porte une Jeannoise de Péribonka en 1912? Commande-t-elle ses vêtements «par catalogue» chez Dupuis à Montréal ou chez Eaton's à Toronto? Va-t-elle à la Maison Paquet à Québec ou confectionne-t-elle ses robes en s'inspirant des modèles parus dans les magazines?

Les premières revues de mode

Avant 1900, très peu de périodiques spécialisés dans ce domaine se publient au Québec; quelques hebdomadaires montréalais tels que *The Canadian Illustrated News* (1869-1883), *Le monde illustré*, suivi de *l'Album universel* (1884-1907) et de *Pictorial Times* (1887), offrent à leurs abonnés une chronique de mode enrichie de gravures, mais les descriptions sont souvent très brèves. Le journal *Les modes françaises illustrées* = *The French illustrated fashions* (1887-1892) fait toutefois exception. Dans son numéro du 2 juillet 1887, on peut compter quatorze gravures, huit pages de texte et une chronique de mode sur la lingerie. Il est même



Une élégante du *Montréal mode*, 15 avril 1905, p. 9.

possible d'obtenir des patrons en adressant la demande au 49, rue St-André, à Montréal.

Pour connaître davantage les nouveautés parisiennes et américaines, les élégantes de la Belle Époque s'abonnent entre autres au *Godey's Lady's Book and Magazine* (1859-1870?), de Philadelphie ou au *Journal des demoiselles* (1833-1922), de Paris. Ces deux périodiques abondamment illustrés de planches et de gravures coloriées à la main ou au pochoir peuvent être consultés à la Bibliothèque.

Le *Eaton's catalogue* est également disponible sur microfilm. Les couleurs en moins, il renferme toutefois des renseignements importants sur l'évolution de la mode (1884-1976), sur la hausse des prix des vêtements et sur l'annonce publicitaire. Des statistiques de ventes sont parfois insérées dans la description de l'article proposé : «...15,000 satis-

fied canadian users of the *Seamstress* will tell you it is a perfect sewing machine...»¹

À l'œuvre, midinettes et couturières! *Tissus et nouveautés* = *Tissues and dry goods* (janvier 1900-1915), revue mensuelle montréalaise, répondra à vos besoins : 40 pages de textes, d'annonces de commerces et de nouvelles sur la mode en provenance des ateliers européens sont agrémentées de quelques photos (procédé plus moderne que les gravures sur bois ou sur plaques d'acier).

Mais un graveur et dessinateur montréalais, Emile Gorcy, n'abandonne pas aussi facilement cet art qui le fait vivre. Il lance, en mars 1904, *Montréal mode*, qui sera publié deux fois par mois pendant plus d'un an. Sous la direction de M^{me} Gabrielle Gorcy, ce bimensuel présente des chroniques variées et des dessins de costumes, de chapeaux, de lingerie fine et de broderie, signés tantôt de la main de l'éditeur-propriétaire, tantôt de la directrice de la revue. Vers 1906, le «journal de mode, broderie et autres travaux féminins», titré *Revue de la mode Gorcy*, prend la relève jusqu'en 1919.

En 1914, la Première Guerre mondiale vient perturber les conditions de vie de l'ensemble de la société. Par la suite, l'habillement autant masculin que féminin subit des changements : le veston raccourci et le chapeau mou remplacent la redingote croisée et le chapeau melon ; la jupe au-dessus de la cheville et le «profil tonneau» délogent les longues robes à traînes... et, ouf! le corset est relégué au département des accessoires. C'est sous l'influence du couturier français Paul Poiret, un peu avant la guerre, que cet objet de supplice tend à disparaître.

Peu à peu, la silhouette s'aminçit et annonce la mode des «années folles» surnommée parfois «à la

garçonne», qui se caractérise surtout par le port de la jupe courte (juste au-dessous du genou), de la ceinture placée sur les hanches et du «chapeau cloche». Quelques périodiques québécois illustrent bien cette période : *La Revue moderne* (1919-1960); *La revue populaire* (1907-1963); *Mon magazine* (1926-1932); *La Canadienne le magazine du Canada-français* (janvier 1920-1923?).

Mais le krach de 1929 met fin à cette période d'euphorie et de libération. Le costume féminin des années trente et quarante affiche un air beaucoup plus sévère. La jupe s'allonge, la taille reprend sa place, le drapé et les manches à gigot s'imposent. Le modèle «petite fille» reviendra seulement à la fin des années soixante avec la mini-jupe et son mannequin vedette : Twiggy.

En attendant ce vent de renouveau, les magazines d'ici continuent d'offrir à leur clientèle des chroniques de mode et des patrons inspirés des couturiers européens autant dans les périodiques spécialisés dans le domaine de la santé, que dans celui du cinéma, de l'agriculture ou des arts ménagers : *La santé* (1930-1932) de l'organe officiel de la Fédération des œuvres sociales de santé; *Le film* (1921-1962); *La Ferme* (1939-1969) et *Paysana* (1938-1949).

Toutefois, quelques revues féminines comme *L'Oeil* (1940-1951) et *La Revue populaire* commencent à présenter, à la fin des années quarante, des créations de «la haute couture canadienne-française» et proclament même, en 1948, «Montréal, centre de la mode». L'École centrale des arts et métiers, située rue Saint-Denis, à Montréal, offre des cours de haute couture, depuis 1942, et présente annuellement au public mont-réalais un défilé de mode fort apprécié.

En août 1955, *Bonnes soirées La revue de la Canadienne* (1921-1956) annonce en gros titre sur sa page couverture : «La haute couture canadienne visite l'Europe». Des

photos prises à Bruxelles lors du défilé donnent un bon aperçu de cet événement international. Parmi les participants, on retrouve entre autres les noms de Raoul-Jean Fouré (fondateur de l'Association des couturiers canadiens), Marie-Christine et Louis-Philippe de Sève.

Ces précurseurs ont tracé la voie à d'autres couturiers renommés tels Michel Robichaud, John Warden, Léo Chevalier, Jean-Claude Poitras... Les années soixante et soixante-dix nous font découvrir leurs collections devenues plus accessibles grâce au prêt-à-porter.

Les années soixante ou la montée du prêt-à-porter

Dans son premier numéro, en octobre 1960, *Châtelaine* expose les avantages de cette «révolution» : presque partout au Canada, des modèles (copies authentiques) de grands couturiers sont offerts à des prix raisonnables. *L'Univers féminin* (1966-1968) présente «en exclusivité» une garde-robe signée Michel Robichaud et *Prestige beauté* (1977-1979) offre «en primeur» des créations-mode de John Warden.

Au cours des années soixante-dix, journaux et revues modifient leur présentation : la couleur est à l'honneur, les photos de mode autant masculine qu'enfantine se retrouvent dans les magazines féminins; la typographie et la terminologie se modernisent. *Madame le magazine de la québécoise* (1974-1980) et *M: le magazine de la mode* (1979-198?) – qui s'identifie aussi comme le premier magazine de mode au Québec – parlent maintenant de «mode jeunesse», de «nos créateurs» et de «québécoise».

Quant à la dernière décennie, elle se distingue surtout par la diversité des styles : autant chez l'homme que chez la femme, tous les «looks» sont à la mode et toutes les couleurs se portent. Plus d'une quarantaine de périodiques québécois traitant de mode ont vu le jour entre 1980 et 1990.



Couverture de *La revue populaire*, mai 1956.

On signale entre autres : *Clin d'œil* (1980-); *L'Essentiel* (1980-); *Filles d'aujourd'hui* (1980-); *Élégant* (1982-1986); *Au masculin* (1983-1987); *Le look* (1983-1986); *Coup de pouce* (1984-); *Mode hors-série* (1986-1988); *Hommes* (1986-1988); *100% mode* (1987-1992?); *Femme Plus* (1988-) et *Elle Québec* (1989-).

Un siècle de mode à peine effleuré ici illustre ces courants parfois très passagers dans une époque, mais qui sont néanmoins révélateurs au point de vue social. Afin de poursuivre la recherche iconographique, une table chronologique des différentes revues citées est proposée au lecteur, à l'édifice Aegidius-Fauteux de la Bibliothèque nationale du Québec. □

JEANNINE RIVARD

Division des revues, journaux
et publications
gouvernementales

¹ T. Eaton Co. *Fall & Winter catalogue*, n° 108 (1913-1914), p. 291.

Alain Grandbois, ou l'invitation au voyage

Le 25 mai 1900, Alain Grandbois, que d'aucuns considèrent comme le père de la poésie moderne au Québec, naît à Saint-Casimir de Portneuf. Une fois terminées ses études classiques au Petit Séminaire de Québec, il s'inscrit à la Faculté de droit de l'Université Laval. Reçu au barreau le 9 juillet 1925, il n'exercera jamais. Installé à Paris en août de la même année, il va plutôt parcourir le «vaste monde» pendant trois lustres. Rapatrié comme maints autres artistes au début de la Seconde Guerre mondiale, il travaille entre 1942 et 1948 à la bibliothèque Saint-Sulpice (qui abrite maintenant l'édifice Saint-Sulpice de la Bibliothèque nationale du Québec). À cette époque, il collabore à des revues, prononce des conférences, siège à des organismes rattachés à la littérature et signe les textes de plusieurs émissions radiophoniques. Au mois d'octobre 1958, il épouse une cousine germaine, Marguerite Rousseau. En 1961, il devient publicitaire au Musée de la province à Québec, poste qu'il occupera jusqu'en 1971. Alain Grandbois meurt dans la vieille capitale le 18 mars 1975.

Par ailleurs, il poursuit une carrière d'écrivain, commencée à Paris en 1933 avec la parution, chez Albert Messein, de *Né à Québec... Louis Jolliet*, biographie de l'explorateur du Mississippi, doublée d'une fresque de la Nouvelle-France au XVII^e siècle. En 1941, il remet à Bernard Valiquette, éditeur montréalais, *Les Voyages de Marco Polo*, adaptation des récits du Vénitien. Quatre ans plus tard paraît, aux éditions Moderne, à Montréal, *Avant le chaos*, recueil (en partie autobiographique) où le nouvelliste entend raviver l'entre-deux-guerres, période «invraisemblable» du périple et du jeu. Toujours à Montréal, la maison Hurtubise HMH met sur le marché, en 1971, *Visages du monde : images et*

souvenirs de l'entre-deux-guerres, relation des voyages effectués par Grandbois. Il s'agit du remaniement des textes lus à Radio-Canada de 1950 à 1952. Mais l'homme de lettres est surtout célèbre comme poète. On imprime ses premiers vers en 1934 à Hankéou, dans la province chinoise du Hu-peï. Voient le jour, au Québec, *Rivages de l'homme* (Québec, à compte d'auteur, 1948), *L'Étoile pourpre* (Montréal, l'Hexagone, 1957) et *Les Îles de la nuit*. Édité à Montréal par Lucien Parizeau, ce volume, appelé à faire date, sort des presses de Thérien Frères le 9 mai 1944. On fête donc cette année le cinquantenaire de sa publication.

L'automne Grandbois

Pour marquer l'événement, le Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill et le Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal organisent un colloque intitulé *L'Archipel Grandbois*, et qui se tiendra les 10 et 11 novembre prochains à la salle d'Auteuil du Gesù (1200, rue de Bleury). En outre, une exposition, montée par Louise Godin, aura lieu à l'édifice Saint-Sulpice de la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ). Ayant pour titre *L'invitation au voyage*, elle vise à rendre compte des déplacements à travers l'espace et de leur contrepartie intérieure, quête toute socratique de soi illustrée par la poésie. Cette exposition permettra de voir des pièces qui proviennent du fonds Alain-Grandbois de la BNQ (MSS-204) : le contrat d'édition des *ÎLES de la nuit*, des manuscrits de poèmes, des carnets de voyages, des photographies, des cartes postales, des lettres et d'autres documents personnels. On exposera aussi l'édition originale des œuvres, trois livres d'artistes (dont les fameux *Poèmes* d'Hankéou) et divers documents tirés de périodiques : des



Vient de paraître rédigés par des éditeurs de Grandbois, des réclames pour quelques-unes de ses parutions, certains des commentaires qu'elles ont suscités et des caricatures.

Le jeudi 10 novembre 1994, à l'occasion de l'inauguration de l'exposition (qui se terminera en janvier), les éditions de l'Hexagone lanceront quatre ouvrages : *Les ÎLES de la nuit*, dans la collection «Typo»; *L'Étoile mythique : lecture de L'Étoile pourpre*, d'Yves Bolduc; *Histoire d'une célébration : la réception critique immédiate des livres d'Alain Grandbois, 1933-1963*, de Marcel Fortin; et *L'Homme sans rivages : portrait d'Alain Grandbois*, de Denise Pérusse. Pour leur part, les Presses de l'Université de Montréal présenteront au public l'édition critique de *Né à Québec*, réalisée par Estelle Côté et Jean Cléo Godin, de même que le numéro de l'automne 1994 de la revue *Études françaises* – numéro intitulé «Alain Grandbois, lecteur du monde» et préparé par Nicole Deschamps et Jean Cléo Godin. Après le lancement, à 20 h, des élèves du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, dirigés par le professeur Gilles Marsolais, liront à la salle Saint-Sulpice (1700, rue St-Denis) l'adaptation radiophonique de «Tania», un court essai sur la poésie (inclus dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*), de même que trois poèmes : «Ô tourments...», «Le silence» et «noces». À ces manifestations s'ajoutera une exposition de dessins, gouaches, huiles et fusains exécutés par Grandbois. Elle aura pour cadre la galerie Éric-Devlin (460, rue Sainte-Catherine Ouest, local 403). □

MARCEL FORTIN
coordinateur des activités
du cinquantenaire

Êtes-vous un internaute* averti ?

* voyageur de l'espace Internet

Depuis février 1994, la BNQ s'est engagée sur l'autoroute électronique de l'information en participant au réseau Internet. Précisons immédiatement que sur cette autoroute, l'information ne parcourt pas des kilomètres d'asphalte mais des circuits électroniques loués à des firmes de télécommunications. L'Internet se présente comme une nébuleuse de réseaux fonctionnant tous selon des protocoles communs d'échange de données (TCP/IP) et sur un système d'adressage qui permet aux membres de communiquer entre eux.

Environ douze mille réseaux relie, à l'échelle planétaire, plus de deux millions d'ordinateurs et vingt-cinq millions d'utilisateurs dont cinquante mille au Québec. Ces réseaux sont constitués d'universités, de centres de recherche, d'organismes gouvernementaux, d'entreprises et d'individus.

Le courrier électronique, les sessions interactives (*telnet*), les listes de discussions (*listservs*), les périodiques et les bulletins électroniques (*usenet*), le transfert de fichiers et les babillards électroniques sont les principaux services disponibles sur l'Internet.

Des outils de navigation comme Gopher, Veronica, Archie, WAIS, WWW, Mosaic, etc., permettent d'évoluer, de façon plus ou moins conviviale, dans l'espace Internet et de repérer une quantité d'informations liées à tous les domaines du savoir. On peut aussi avoir accès à des catalogues de bibliothèques, des bases de données, des ouvrages de référence, des thésaurus, des bulletins météorologiques, des textes électroniques, des ouvrages de littérature en textes intégraux, etc.

C'est un lieu de dialogue ouvert et interactif dont la richesse repose sur la contribution de

chacun des membres. C'est en même temps un gigantesque ensemble disparate dont le contenu reste à explorer. La constitution même d'un répertoire de ces ressources semble impossible, compte tenu de l'évolution fulgurante du système: la croissance se situe à environ 10 % par an.

Historique

À la fin des années soixante, le Département de la Défense américain (DoD) crée l'Advanced Research Projects Agency Network (ARPAnet), le premier réseau national américain destiné à appuyer la recherche militaire. Quelques années plus tard, le DoD élabore les protocoles de communications TCP et IP (Internet Protocol) qui permettent de relier des réseaux indépendants.

À partir de 1984, l'agence gouvernementale américaine National Science Foundation (NSF) prend la relève et développe son propre réseau, le NSFnet. Enfin, vers 1989, la réduction des tensions internationales favorise l'ouverture de passerelles avec les autres pays. L'Internet connaît depuis un essor phénoménal.

Sur le plan politique, en 1989, le sénateur Al Gore, aujourd'hui vice-président des États-Unis, lance le projet National Research and Education Network (NREN) et, en 1992, le Congrès américain autorise des crédits importants destinés à doter le pays d'une autoroute électronique.

Au Canada, le réseau national Canada Network (Ca*net), l'équivalent canadien du NSFnet, relie les provinces à l'Internet. Le projet Canadian Network for the Advancement of Research, Industry and Education (CANARIE) doit développer un réseau national reliant les principales villes du pays d'ici 1998. Toutefois, en dehors

des grandes villes, l'autoroute électronique ne sera qu'un chemin de terre.

Au Québec, le Réseau ordinateur scientifique québécois (RISQ), en opération depuis 1989, compte plus de quatre-vingt-quinze membres dont la BNQ. Le budget québécois d'avril dernier annonçait aussi des crédits pour le développement de l'autoroute de l'information.

Les sommes investies par les gouvernements permettent aux bibliothèques d'utiliser l'Internet à peu de frais puisque les coûts sont calculés sur une base institutionnelle. Cependant, le début de la commercialisation de l'Internet en 1993 laisse entrevoir une augmentation des coûts dans les années à venir.

Intérêt pour les services techniques des bibliothèques

Plus de mille catalogues en ligne (OPACs) sont disponibles par l'Internet, et ces catalogues donnent accès à des dossiers d'autorité et à des notices bibliographiques partout dans le monde. Bien sûr, ces renseignements sont aussi offerts par des réseaux bibliographiques comme ISM, mais l'Internet constitue une alternative intéressante parce qu'il donne accès, à des coûts moindres, aux banques de données constamment mises à jour des bibliothèques participantes.

Cependant, l'accès à l'Internet pose de nombreux problèmes. Il faut d'abord être initié à l'informatique, posséder une bonne dose d'intuition et s'astreindre à lire les écrans d'aide à l'utilisateur. Ensuite, les interfaces, les types d'indexation, les champs indexés et les opérateurs de recherche varient d'une bibliothèque à l'autre; enfin, un grand nombre de bases de données

(suite à la page suivante)

Port de retour garanti
Bibliothèque nationale
du Québec
1700, rue St-Denis
Montréal (Québec)
H2X 3K6

Port payé à Montréal

COUVERTURE :

Toilettes des enfants, gravure tirée du journal *Les modes françaises illustrées = The French illustrated fashions*, Montréal, samedi 2 juillet 1887, p. 124-125.

Président-directeur général :
Philippe Sauvageau

COMITÉ DE RÉDACTION

Président :
Claude Fournier
Secrétaire du comité :
Jean-René Lassonde

Membres :
Daniel Chouinard,
Geneviève Dubuc,
France Ouellet,
Jeannine Rivard

Correctrice :
Christiane Lacroix

Conception graphique :
Louise Lecavalier
Reproductions photographiques :
Louis Rioux

Dépôt légal - Bibliothèque nationale
du Québec, 1994
ISSN : 0835-8672

À rayons ouverts est publié trimestriellement par la Bibliothèque nationale du Québec. La reproduction des textes est autorisée avec mention de la source. Ce bulletin est distribué gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

On peut se le procurer en adressant sa demande à la :
Bibliothèque nationale du Québec
Section de l'édition
1700, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2X 3K6
Tél. : (514) 873-1100, poste 158
ou 1-800-363-9028

Pour effectuer un changement d'adresse, veuillez joindre l'étiquette figurant au haut de la page.

ne permettent qu'un accès restreint. Dans ces conditions, les recherches dans les catalogues en ligne disponibles ne sont pas dépourvues d'écueils.

Enfin, s'aventurer dans l'espace Internet exige un bouleversement de nos stratégies de recherche et un effort d'adaptation. Les recherches peuvent s'avérer longues et générer des résultats inattendus, compte tenu de la qualité inégale des informations disponibles.

Il existe aussi un grand nombre de *listservs* sur presque tous les sujets, et environ une centaine en sciences de l'information. Ces répertoires conservent les adresses électroniques des participants et distribuent les messages automatiquement. Ils permettent des échanges par courrier électronique pour des questions de référence difficiles, pour l'évaluation de services, etc.

Problèmes et enjeux

Au-delà du discours enthousiaste sur le nouvel espace cybernétique, l'Internet pose des problèmes d'ordre technique, politique, économique, juridique et social. Sur le plan technique, la normalisation, la connectivité générale et l'usage du français posent des défis importants. De plus, aux heures de pointe, on assiste à un engorgement des systèmes informatiques. *L'infobahn* se transforme ici en piste cyclable. Sur le plan politique, l'avenir des réseaux est devenu un enjeu majeur aux États-Unis, une «nouvelle frontière» à conquérir;

le Canada et le Québec s'engagent aussi dans cette aventure technologique. Sur le plan économique, des retombées majeures sont à prévoir pour les compagnies qui prendront position rapidement sur l'échiquier électronique.

Sur le plan juridique, la diffusion de matériel pornographique et de propagande haineuse et la reproduction des documents par des réseaux génèrent des contradictions de tous ordres. Sur le plan social, l'accès même à l'Internet soulève un épineux problème : l'Internet ne va-t-il pas contribuer à élargir les fossés culturels existant déjà entre ceux qui ont accès à l'information et les autres, ou encore, créer un clivage entre les internautes et les analphabètes informatiques?

Enfin, l'Internet aura un impact important sur le personnel des bibliothèques qui devra posséder les habiletés nécessaires à l'utilisation de l'équipement informatique, à l'interrogation en ligne et à la manipulation de fichiers informatiques.

L'Internet offre d'immenses possibilités, mais on ne peut présentement conclure à la circulation facile et rapide de l'information en raison d'une trop grande diversité des langages de navigation. Un long chemin reste à parcourir avant que les internautes naviguent en toute sérénité dans la bibliothèque virtuelle. □

LILIANE BÉDARD
Direction du traitement
documentaire